

**HENRI BERR ÉDITEUR.
ÉLABORATION ET PRODUCTION
DE « L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ »**

Jacqueline PLUET-DESPATIN

Dans une lettre du 27 août 1911, Louis Barrau-Dihigo¹ écrit à Henri Berr :

« Je ne vous demande pas si vous avez travaillé, mais je suis très certain que vous avez songé, volontairement ou non, au plan dont vous m'avez parlé. Et, maintenant que j'ai à peu près terminé la lecture de votre ouvrage, lecture qui m'a, je le dis en toute franchise, captivé, je suis plus que jamais curieux de connaître l'économie de votre beau projet. »

Professeur de lettres en classe de première C au lycée Henri-IV, Henri Berr vient de faire paraître *La Synthèse en histoire. Essai critique et théorique* dont la publication, bien accueillie, intervient à une époque de crise des études historiques, qu'alimentent les campagnes de l'Action française contre la Nouvelle Sorbonne. Il prépare en même temps sa candidature au Collège de France, mais on sait que l'assemblée du 20 janvier 1912 lui préférera Stéphane Gsell, historien de l'Afrique du Nord. Enfin, avec la *Revue de synthèse historique*, Henri Berr dispose d'un outil de travail reconnu dans le champ des revues savantes, qui le met en mesure de confronter les acquis du travail théorique mené depuis dix ans à « l'histoire concrète² ». « L'Évolution de l'humanité » est née de la revue, écrira-t-il en 1950³ : ainsi va-t-il lier explicitement par une « nouvelle série »,

1. Toutes les lettres citées, sauf exceptions signalées, appartiennent au fonds Henri Berr conservé à l'IMEC.

2. Henri BERR, « Nouvelle série », *Revue de synthèse historique*, 79-80, août-oct. 1913, p. 4.

3. Cf. « Le Cinquantenaire de la revue », *Revue de synthèse*, jan.-juin 1950, nouvelle série, p. 23.

qu'il inaugure fin 1913, le sort de la revue à la création de la « Bibliothèque de synthèse historique ».

Est-ce le titre prévu à l'origine ?

« Le titre est bien choisi "Bibliothèque", — lui écrit le 3 février 1912 Abel Rey — Histoire universelle, cela eût fait jeter des cris d'orfraie. Et puis c'est osé et déprécié. Les mots "synthèse historique", cela déjà sent le fagot. Mon pauvre ami, pardonnez-moi le mot, vous venez de sentir la chose et vous savez dans quel esprit je dis tout ceci. Je comprends que vous teniez au mot autant qu'à la chose. Peut-être y faut-il réfléchir un peu. Je ne dis pas qu'il faille l'abandonner. Loin de là. Mais voyons bien ce qu'il engage : peut-être qu'"histoire synthétique" ou "histoire générale"... Encore une fois je ne les propose pas. La première expression (synthèse historique) m'irait bien mieux personnellement. Mais il faut voir objectivement. »

Henri Berr semble assez peu enclin au compromis puisque le traité qu'il passe le 22 avril 1912 avec un premier éditeur prévoit l'édition, sous sa direction scientifique, d'une « Bibliothèque de synthèse historique devant comprendre cent volumes divisés en plusieurs séries et paraître à raison de huit à dix volumes par an ». C'est encore la « Bibliothèque de synthèse historique » qu'annonce à ses lecteurs l'éditorial d'Henri Berr qui ouvre la nouvelle série de la revue et il faut attendre le second « traité » conclu le 14 novembre 1913 avec *La Renaissance du livre* pour voir établie la distinction entre la « Bibliothèque de synthèse historique », *collection* qui pourra comprendre d'autres ouvrages publiés sous la direction d'Henri Berr, et « *L'Évolution de l'humanité* », premier titre de la collection à paraître en cent volumes. Stratégie éditoriale ? Selon toute apparence, Henri Berr ne tient pas à ce que son projet s'ébruite, comme le suggère la lettre qu'il adresse à Paul Huvelin le 29 février 1912 :

« Je voudrais aujourd'hui m'assurer votre concours pour une œuvre que je prépare depuis longtemps, que je suis en train de réaliser et sur laquelle je ne puis aujourd'hui vous donner, à la hâte, que des indications sommaires et dont je vous prierai de ne point parler : pour toutes sortes de raisons, elle restera, pendant un certain temps encore, le secret de ceux qu'elle groupe autour de moi. »

Le titre, *L'Évolution de l'humanité. Synthèse collective* apparaît pour la première fois sur une plaquette imprimée de 20 pages, sans mention d'éditeur, sans date et signée des seules initiales d'Henri Berr. Le texte, destiné aux collaborateurs avant d'être soumis au public, est probablement imprimé

fin 1913 ; recomposé avec quelques modifications de forme et augmenté d'un appendice daté de « janvier 1920 », il sera publié dans le deuxième numéro d'après guerre de la *Revue de synthèse historique* sous le titre : « Introduction à une Histoire Universelle⁴ » et ouvrira en un hors-texte de 26 pages le premier volume *La Terre avant l'histoire* d'Edmond Perrier qui paraîtra en 1920.

Outre l'introduction générale à l'œuvre, les auteurs comme le public disposent aussi, à partir du printemps-été 1914, du prospectus imprimé de 8 pages comportant le plan des deux premières sections et une courte introduction où Henri Berr expose les grande lignes de « L'Évolution de l'humanité » sous le titre : « Ce que sera l'œuvre », titre qui deviendra « Ce qu'est l'œuvre » dans le prospectus de 1920.

LA PENSÉE FONDATRICE

D'emblée, Henri Berr prévient ses lecteurs qu'il a choisi la voie de la « synthèse totale » qui embrassera « le temps historique, l'espace mondial et la multiplicité des problèmes logiques⁵ » et qui résumera « le travail immense accompli par les anthropologistes, les historiens, les archéologues, les sociologues, par tous ceux qui ont étudié le passé humain et par tous ceux qui ont réfléchi sur la nature de l'histoire⁶. »

D'autre part, il montre que l'œuvre de synthèse, toujours en devenir, exige d'être remise en question à la lumière des nouveaux résultats de la science et, comme toute production historique, ne peut être isolée du milieu social et politique. C'est selon cette double approche de l'histoire qu'il définit son projet et trace le schéma de « L'Évolution de l'humanité » qu'il conçoit comme une œuvre en mouvement.

Une œuvre en mouvement

Au contraire de Charles Seignobos qui, dans sa *Méthode historique appliquée aux sciences sociales*, contestait en 1901 la scientificité d'une histoire universelle au champ trop vaste, le directeur de la *Revue de synthèse historique* estime que les conditions historiques lui sont favorables : le

4. *Revue de synthèse historique*, XXX, 88, fév. 1920, p. 17-34.

5. H. BERR, « Nouvelle série », *art. cit. supra* n. 2, p. 4.

6. Prospectus 1914, p. 2.

monde rapetisse — « tout retentit sur tout⁷ » et l'ouverture vers le monde répond « aux besoins intellectuels du temps présent⁸ ». De plus, ce projet lui paraît justifié dans ses dimensions par le progrès des études historiques et surtout par le renouveau que connaît en Allemagne la *Weltgeschichte*, qui va constituer l'une de ses principales sources d'inspiration. Pourquoi, se demande-t-il, la France n'utiliserait-elle pas « son génie propre », « ce besoin de clair et profond savoir », ses « ressources en hommes de science » pour entreprendre une histoire universelle de son cru, une « synthèse française et à la française⁹ » ? L'époque s'y prête d'autant mieux que la France, remise de sa défaite de 1870, connaît un nouvel essor scientifique, économique et culturel.

Ayant pris pied dans l'histoire, l'œuvre que conçoit Henri Berr se veut aussi « une vaste expérience qui se déroulera sous les yeux du public¹⁰ ». Elle emprunte donc à la science expérimentale de Claude Bernard l'obligation non seulement d'être soumise à ses propres règles scientifiques, c'est-à-dire la synthèse, mais de subir « le contrôle des faits » et cela non pas dans le secret du laboratoire, mais — exigence de vérité, voire de démocratie — sous le contrôle de tous, lecteurs et travailleurs.

Avec pour ambition d'être une « œuvre-levain », « L'Évolution de l'humanité » n'en répondra pas moins à toutes les exigences de l'érudition et se présentera munie de toutes ses « preuves » destinées non point seulement à faciliter le contrôle, mais à ouvrir la recherche et donner « le mouvement pour aller au-delà », établir « l'inventaire du travail accompli » pour montrer « tout le travail qui restera à faire¹¹ ». Ainsi, l'œuvre s'annonce comme non close, non définitive, s'appuyant sur un savoir qui lui-même n'est pas immobile et, comme l'histoire, se développe continûment. On retrouvera cette même volonté de mouvement chez Lucien Febvre lorsqu'il établira le projet de l'*Encyclopédie française*, qu'il définira comme un « ouvrage en évolution perpétuelle¹² ».

Les matériaux préparés et réunis par l'érudition sont cependant inutiles si n'intervient la science qui « seule les ordonne¹³ », c'est-à-dire la synthèse scientifique. Or celle-ci n'est pas davantage fixée en histoire de manière définitive et se situe elle-même dans le champ des hypothèses à vérifier ou à renouveler. Dans la mesure où la synthèse, ou l'histoire-

7. H. BERR, *L'Évolution de l'humanité. Synthèse collective* [Paris, 1913], p. 1.

8. Prospectus 1914, p. 1.

9. H. BERR, *L'Évolution de l'humanité*, *op. cit. supra* n. 7, p. 2.

10. *Ibid.*, p. 3.

11. *Ibid.*, p. 4.

12. Lucien FEBVRE, *Combats pour l'histoire*, Paris, A. Colin, 1992, p. 104.

13. H. BERR, *L'Évolution de l'humanité*, *op. cit. supra* n. 7, p. 4.

science, est « la solution graduelle de problèmes limités, relatifs à un objet sans limites et en partie inconnaissable », son statut ne peut être que provisoire, instable, « l'enquête indéfinie¹⁴ ».

Scientifique, ce qui n'empêche pas qu'elle soit animée de l'intérieur — « un peu de science stérilise l'histoire, beaucoup de science doit la vivifier¹⁵ » — l'œuvre aura pour mission de faire comprendre la marche de l'humanité. Bien qu'il se défende de faire de l'humanité une « entité ou une idole » et qu'il reconnaisse la diversité des sociétés, répondant encore à Charles Seignobos qui reproche à l'histoire universelle de considérer l'humanité comme un « corps », Henri Berr croit à l'*unité* de l'humanité par sa capacité à s'autoperfectionner. Il fait ainsi du progrès de la vie humaine et des sociétés, c'est-à-dire de la *civilisation*, l'« objet propre » de la science historique et assigne pour rôle à l'historien, dont la tâche est de développer cette science, de montrer à l'humanité sa voie. Parce qu'elle est productrice de vérité, la science historique devient elle-même *active*, et à son tour productrice de l'histoire.

Le plan

Dès la rédaction de *La Synthèse en histoire* achevée, à la fin du printemps 1911, Henri Berr entame l'élaboration du plan dont il soumet l'ébauche à de proches amis et collaborateurs de la revue dont Paul Lorquet, Louis Barrau-Dihigo, Lucien Febvre et Abel Rey, qui seront nommément remerciés dans la version publiée en 1920 de l'*Introduction générale* annexée au volume *La Terre avant l'histoire*¹⁶. Le schéma ainsi mis en place dans ses grandes lignes, c'est au cours de l'attribution des volumes, pour lequel Henri Berr va solliciter l'avis de spécialistes, que ceux-ci à leur tour vont lui apporter des suggestions. Le courrier des lecteurs ne sera pas non plus, semble-t-il, sans influence sur certaines de ses orientations futures. Au reçu du prospectus de 1914 qui présente le programme des deux premières sections, Léon Abensour, agrégé d'histoire et de géographie, professeur au lycée de Vesoul et auteur d'un livre récent sur *Le Féminisme sous la monarchie de Juillet*, lui écrit le 30 juin, dans la perspective de la mise au point de la période moderne : « Ne croyez-vous pas qu'il serait intéressant de consacrer un volume ou tout au moins plusieurs chapitres à l'histoire du féminisme ? » et propose par la même occasion ses

14. *Ibid.*, p. 19.

15. *Ibid.*, p. 12.

16. H. BERR, *L'Évolution de l'humanité. Synthèse collective. Introduction générale*, Paris, La Renaissance du livre, 1920, p. XIX.

services. On ne connaît pas la réponse d'Henri Berr, mais peut-être l'idée aura-t-elle fait son chemin puisque, si la question des femmes est en effet absente de ses premières esquisses, on note dans le plan de 1936 (3^e section, « Le Monde moderne »), la présence d'un volume intitulé *La Vie de société. La femme et les salons*, au nom de « Henri Berr et X... ».

Le premier problème que se pose Henri Berr et qu'il mettra plus tard au programme du *Vocabulaire historique* est celui de la périodisation en matière d'histoire universelle. Après un inventaire critique des travaux antérieurs, il choisit d'établir des « divisions organiques », qui sont autant de creusets où se fondent à la fois la chronologie, la géographie et la logique. Répartie en « cent volumes » — ce chiffre rond sera contesté par certains qui l'estimeront plus commercial que scientifique¹⁷ — « L'Évolution de l'humanité » s'organise selon quatre grandes sections chronologiques : introduction (préhistoire et protohistoire), Antiquité ; origines du christianisme et Moyen Âge ; époque moderne ; époque contemporaine. Chacune des quatre sections est subdivisée en sous-ensembles, où « les unités seront agencées de manière à satisfaire le mieux qu'il sera possible aux intérêts de la géographie, de l'ethnographie ou de la psychologie des peuples et de la logique¹⁸ ». Le souci principal est « de faire partout ressortir l'effet des grandes contingences, la pression des nécessités sociales, l'action profonde du facteur psychique — besoins et idées — et de mettre ainsi en évidence, non pas une continuité de progrès, mais le jeu triple des causes permanentes et les résultats de ce travail continu¹⁹ ». Les prospectus de 1914 et 1920 précisent (p. 2) : « Tous les problèmes s'y trouveront traités : rôle de la Terre et action de la race ; rôle du milieu social et influence de l'individu, développement des institutions politiques et économiques ; travail de la pensée dans les religions et les philosophies, dans les sciences, les lettres et les arts. »

Ces problèmes une fois définis au regard de l'histoire universelle, il s'agit d'en organiser l'articulation en un ensemble solidaire où l'accent est mis sur les *parties de la terre* et *sur les peuples* dont l'influence a été « sensible ou prépondérante » au cours de cette histoire. En ce qui concerne les peuples slaves, par exemple, Henri Berr a prévu trois volumes dont la répartition dans le plan répond à plusieurs moments de l'histoire :

« Je vois mieux, actuellement, — écrit-il à Gaston Cahen le 2 mai 1913 — que lorsque j'ai eu le plaisir de causer avec vous, le contenu du volume dont

17. Voir notamment Jean-Médéric TOURNEUR-AUMONT, lettre n. d. à Henri Berr (archives IMEC, fonds Henri Berr).

18. H. BERR, *L'Évolution de l'humanité*, op. cit. supra n. 7, p. 14.

19. *Ibid.*, p. 15.

il a été question. Entre un premier volume sur *les Slaves* (Slaves et Germains) qui est destiné à résumer ce qu'on sait des origines et à les introduire dans l'histoire générale, et un troisième volume sur *L'Europe orientale et l'équilibre européen aux XVII^e-XVIII^e siècles*, il aurait pour objet de montrer les vicissitudes des Slaves dans leur rapport avec les invasions mongoliques et la décomposition de l'empire byzantin — depuis les Huns, je m'imagine (le point de départ sera à fixer par une entente avec Hubert, s'il fait — comme il en a été question entre nous — le premier volume), jusqu'à peut-être l'avènement des Romanov. »

Le principe adopté, expliquera encore Henri Berr dans l'avant-propos au premier volume des *Celtes* d'Henri Hubert, est « d'insérer les groupes humains dans [le] plan au moment où leur action se mêle visiblement au grand courant de l'évolution historique²⁰ ». On comprend que « L'Évolution de l'humanité » ne sera pas une simple encyclopédie historique, où l'on puise au hasard, ni un « assemblage de monographies » comme dans une collection, bien qu'elle ait les avantages de l'une et de l'autre. Elle constitue « une histoire continue qui expose l'évolution de l'humanité dans sa diversité infinie, dans ses causes profondes, dans son émouvant effort vers la "civilisation"²¹ ». Elle devra être lue de bout en bout et c'est par un « souci de beauté et d'efficacité pleines²² », pour que le public et les auteurs prennent un intérêt plus vif à l'entreprise, que la publication des volumes *suivra l'ordre du plan*.

L'autonomie des auteurs

L'étendue et la complexité de l'histoire universelle ainsi que la confrontation des disciplines rendent bien entendu nécessaire le travail collectif. L'innovation d'Henri Berr réside dans le fait que « chaque partie aura son unité propre » dans « l'unité de l'ensemble » : aux « gros volumes collectifs, groupant dans des chapitres plus ou moins disparates des collaborateurs divers » sont préférés des « volumes autonomes » et individuels : « Chacun sera donc une œuvre lui-même, portant la marque d'une personnalité, aura d'autant plus d'intérêt qu'il aura été écrit avec plus de liberté et de joie. Chacun aura sa destinée particulière²³. » Disposant d'une « autorité souveraine », l'auteur ne se verra imposer aucune ligne de conduite, si ce n'est l'épreuve des faits et les « hypothèses immanentes à l'œuvre ».

20. H. BERR, *En marge de l'histoire universelle*, 2, Paris, A. Michel, 1953, p. 77.

21. Prospectus 1914, p. 3.

22. H. BERR, *L'Évolution de l'humanité*, op. cit. supra n. 7, p. 13.

23. *Ibid.*, p. 3.

À cette liberté, Lucien Febvre se dira très attaché dans une lettre à Henri Pirenne : « C'est une de mes raisons de tenir à la Collection Berr qu'elle ne se présente pas comme une entreprise collective. Chaque volume, tout en faisant partie d'un tout, y garde sa physionomie propre, et son allure²⁴. »

Il sera nécessaire cependant que le projet soit sous-tendu par une « unité de pensée » qu'Henri Berr s'attache à rappeler à ses futurs auteurs :

« Je crois, d'ailleurs, écrira-t-il le 17 avril 1925 à Augustin Renaudet, auquel il a confié le tome 51, *L'Apparition du livre*, que vous ne concevez pas votre livre comme une histoire érudite et technique des débuts de l'imprimerie — mais comme l'étude des conséquences intellectuelles, morales, du retentissement psychique de cette découverte capitale : cela implique la comparaison de l'*avant* et de l'*après*. Et c'est cela qui est digne de vous. »

Désireux « d'imprimer à l'ensemble la bonne direction », Henri Berr se dit soucieux de « faire le contraire d'une œuvre unilatérale » et de ne pas imposer avec lourdeur ses « hypothèses organisatrices²⁵ ». Il compte sur ses « Avant-Propos » pour établir le « fil conducteur », mais avec discrétion. De fait et en l'état des sources dont nous disposons, ses « Avant-Propos » seront rarement contestés. Quant à l'auteur, il lui revient en tant que savant impassible, « de recueillir les faits et de rechercher les causes objectivement » ce qui ne l'empêche pas d'avoir « le droit, comme homme, de se passionner pour son travail et de l'animer d'une flamme intérieure²⁶ ».

LE CHOIX DE L'ÉDITEUR

Le double lectorat

Les ambitions de l'œuvre sont doubles : il s'agit à la fois de « satisfaire les esprits scientifiques et servir les travailleurs, — tout en [s'] adressant au grand public cultivé, curieux des destinées de l'humanité²⁷ ». Les prospectus de 1914 et 1920 insistent sur la commodité de « ces volumes *bien fran-*

24. Bryce et Mary LYON, *The Birth of Annales History. The Letters of Lucien Febvre and Marc Bloch to Henri Pirenne (1921-1935)*, Bruxelles, Commission royale d'histoire, 1991, p. 120.

25. H. BERR, *L'Évolution de l'humanité*, op. cit. supra n. 7, p. 11.

26. *Ibid.*, p. 15.

27. *Ibid.*, p. 17.

çais [qui] permettront dans le monde entier, au public cultivé, aux amateurs d'histoire de se mettre sans peine au courant des résultats les plus intéressants de la science historique ». Certes Henri Berr prend en considération les besoins de l'historien professionnel, mais c'est le grand public qu'il tient à conquérir pour l'« initié [...] à ce que l'histoire tout ensemble a de plus sérieux et de plus captivant » et que seule peut lui apporter l'histoire-science. « Parce qu'elle est trop érudite et trop peu scientifique, estime-t-il, l'histoire des savants est devenue une spécialité aride dont le public se désintéresse, tandis qu'il accueille les ouvrages anecdotiques ou romanesques que d'habiles vulgarisateurs lui font prendre pour la vraie histoire²⁸. »

Il faut donc attirer ce public nombreux, en lui offrant des « volumes d'un format pratique » où le texte « aussi clair et vivant que possible » ne soit pas étouffé de notes qui distraient l'attention. Les besoins du lecteur historien ne sont pas oubliés pour autant puisqu'il est prévu que le « travailleur » puisse remonter aux sources par un système de références en chiffres romains qui renvoient en fin de volume à une bibliographie, celle-ci n'ayant pas pour fonction d'aboutir à l'exhaustivité mais de stimuler la recherche.

Hors des circuits savants

La volonté d'ouvrir l'œuvre à un public de non-spécialistes a-t-elle pesé sur le choix de la maison d'édition ? On est en effet quelque peu surpris de voir Henri Berr signer le 22 avril 1912 un traité avec Jules Tallandier, qui fait justement partie de ces éditeurs de littérature historique qu'il critique et dont le catalogue comprend des titres de périodiques aussi alléchants que le *Journal rose*, à l'intention des fillettes et *Lisez-moi bleu*, pour les jeunes filles, mais aussi il est vrai la *Revue germanique*. Pourquoi n'a-t-il pas sollicité des maisons de solide réputation savante ou disposant de départements scientifiques reconnus, avec lesquelles il est en rapport, ne serait-ce que comme auteur ? Armand Colin par exemple où il a publié en 1894 *Vie et science* et en 1901 *Peut-on refaire l'unité morale de la France ?*, Hachette, qui a imprimé sa thèse, ou encore la Librairie Léopold Cerf avec laquelle il est très lié et où paraît depuis 1900 la *Revue de synthèse historique* ? La situation de la maison Cerf, il est vrai, semble depuis la mort de son fondateur en 1901 donner quelques inquiétudes à Henri Berr qui songe à la quitter. Pourquoi pas alors chez l'éditeur savant par excellence Félix Alcan, où il vient de publier *La Synthèse en histoire* et où paraîtront

28. *Ibid.*, p. 19.

dans les années 30 les actes de plusieurs Semaines de synthèse ? ou chez Champion, Picard, Leroux ?

Aurait-il essuyé des refus de la part de ces maisons déjà surchargées de revues, de collections et qui peuvent hésiter à s'engager dans un programme assez lourd, dont Henri Berr prévoit l'achèvement en dix ans ? La réponse, croyons-nous, est à trouver dans la lettre déjà citée d'Abel Rey :

« Voici ce que me suggèrent vos projets. Bonne apparence générale. Réserves de détail : 1) le nom de Tallandier, connu plutôt pour des choses populaires que scientifiques : ce, pour la France et seulement en France pour le clan "érudit". Vous avez compris de qui il s'agit. À l'étranger et dans le public français, on ne s'en souciera pas. Mais il y a l'arche sainte. Des livres qui se vendent et, surtout, qui annoncent l'intention de se vendre !!! Quelle hérésie à la saine orthodoxie scientifique. Nous n'y pourrons rien à moins d'écrire chez Alcan ou Champion [pour] 200 bibliothèques ou instituts. »

Ce qui semble une véritable stratégie éditoriale d'Henri Berr trouve confirmation dans le second traité qu'il passe le 14 novembre 1913 avec la jeune maison d'édition d'Édouard Mignot, La Renaissance du livre, installée au 78 du boulevard Saint-Michel à Paris. Cette maison, créée aux alentours de 1909, s'est donné pour vocation de « doter le riche comme le pauvre — en faisant à ce dernier le plus vaste crédit — d'une bibliothèque absolument complète²⁹ ». À côté de romans et de nouvelles contemporaines, Édouard Mignot s'est en effet surtout spécialisé dans l'édition littéraire de classiques à bon marché³⁰.

Ce programme de large diffusion convient à Henri Berr, qui a assisté à l'expérience des universités populaires et pense que le progrès moral se fera par la science, cette « foi nouvelle » de l'homme moderne, qu'il a appelée de ses vœux dans son livre publié en 1901, *Peut-on refaire l'unité morale de la France ?* À la vérité, il fait davantage confiance à la science pour changer l'homme et le monde, qu'au socialisme qu'il qualifie de « triste Eldorado » pour les pauvres³¹, tout en reconnaissant la légitimité de la révolte contre les « inégalités humaines ». Sa doctrine qui est « d'amener les privilégiés eux-mêmes à concevoir autrement le bonheur³² » n'est pas à l'époque étrangère au jeune Jaurès pour lequel le socialisme doit aussi bien profiter à la bourgeoisie qu'au peuple.

29. Cf. le catalogue de ses publications (archives IMEC, fonds Henri Berr).

30. Cf. *Paris-Soir*, 12 mars 1930 (archives IMEC, fonds Henri Berr).

31. H. BERR, *Peut-on refaire l'unité de la France ?* Paris, A. Colin, 1901, p. 44 du manuscrit.

32. *Ibid.*, p. 74.

Ainsi convaincu que le développement de la science peut guider l'humanité vers le Bien, Henri Berr considère qu'il n'y a pas de tâche plus urgente que de travailler à rapprocher la science des hommes, c'est-à-dire à en diffuser largement les résultats, ce qu'il entreprend en 1913 dans le domaine de l'histoire universelle et qu'il étendra à tout le champ scientifique dès les lendemains de la Première Guerre mondiale, en ébauchant les contours du journal *Science*, qui ne verra le jour qu'en 1936. C'est pourquoi, il convient de voir dans le choix de l'éditeur Mignot par Henri Berr une volonté délibérée de mettre à la disposition de tous, en dehors des circuits savants, une œuvre à laquelle il assigne une valeur *éthique*. « Tout sera mis en œuvre, annonce le prospectus imprimé de 1914, pour satisfaire le public nombreux auquel s'adresse cette publication », à commencer par le prix qui a été calculé pour être « à la portée des bourses les plus modestes ».

Ce prospectus se caractérise par son optimisme. Il est prévu « 8 à 10 volumes par an. Un volume par mois, sauf pendant les vacances » avec un échéancier qui va, pour les deux premières sections, soit 51 volumes, d'octobre 1914 à octobre-novembre 1919. En 1920, les difficultés de l'après-guerre aidant, les prévisions seront revues à la baisse et le prospectus se contentera d'annoncer que « les 26 volumes formant la première section paraîtront dans un délai maximum de quatre ans ».

LA FORMATION DE L'ÉQUIPE

La conquête de ce double public aux intérêts apparemment contradictoires constitue un pari ambitieux, voire « téméraire » — « mais il faut oser³³ » — qui s'appuie sur un choix exigeant des auteurs : « Le directeur de la *Revue de synthèse historique* a groupé pour cette œuvre l'élite des savants français : professeurs des Universités et des grands établissements scientifiques, conservateurs des Musées, des Bibliothèques, des Archives, spécialistes de compétence éprouvée, mais aussi de lumineuse et souple intelligence³⁴. »

La tâche va consister pour le directeur de « L'Évolution de l'humanité » à trouver des collaborateurs aussi bien érudits que pénétrés de l'esprit de

33. H. BERR, *L'Évolution de l'humanité*, op. cit. supra n. 7, p. 19.

34. Prospectus 1914, p. 2.

synthèse et à les convaincre de participer à une œuvre dont il a établi les principales orientations et le plan. Sur cette démarche dont on verra qu'elle ne fut pas toujours aisée, les archives tant imprimées que manuscrites apportent un éclairage précieux, même s'il est fragmentaire.

Pour étudier la formation de l'équipe des collaborateurs, on a choisi d'utiliser le prospectus de 1914 qui présente le plan des deux premières sections de l'œuvre. C'est dans la mise au point de cette première tranche du programme, dont la réalisation doit s'échelonner sur cinq ans, que s'affirme avec le plus de fermeté et de cohérence l'avenir d'un projet dont Henri Berr possède alors la pleine maîtrise.

Formations et carrières

Le chiffre des 54 futurs auteurs relevé dans ce premier prospectus pour les 51 volumes prévus s'explique par le fait qu'un même auteur a parfois la charge de deux ouvrages et que plusieurs volumes doivent être rédigés en collaboration. Pour chaque auteur est indiqué le nom de l'institution à laquelle il appartient ou, à défaut, ses titres, toutes mentions qu'il convient de prendre avec précaution et de vérifier dans la mesure où Henri Berr prend parfois quelque liberté avec certains détails de carrière. Certains s'en offusqueront, comme Marcel Granet qui protestera énergiquement d'être qualifié à tort d'ancien membre de l'École française d'Extrême-Orient.

À l'exception de quelques rares cas comme celui du préhistorien Émile Cartailhac, plus « historien militant » que titulaire d'un bagage scientifique patenté, les auteurs proviennent des milieux savants traditionnels, universitaires pour la plupart, auxquels ils ont accédé par des filières classiques de formation. Parmi elles, l'agrégation est la plus largement représentée (près de 70 %). Agrégés d'histoire et de géographie dominant (50 %), face à une forte présence d'agrégés de lettres et d'agrégés de grammaire (22 %), un peu moins de philosophes (près de 17 %), des agrégés de droit (8 %) et de physique (3 %). Les autres filières de formation se partagent entre cursus de droit, lettres et sciences, faculté protestante de Paris, École du Louvre, École pratique des hautes études et École des langues orientales vivantes. Près de 9 % sont d'anciens élèves de l'École des chartes (40 % d'entre eux sont aussi agrégés d'histoire et de géographie) et plus de 33 % de l'École normale supérieure. L'École française de Rome est représentée par près de 13 % d'anciens pensionnaires, l'École française d'Athènes par près de 9 % et l'École française d'Extrême-Orient par un peu moins de 2 %. À cette époque, un peu plus de 48 % des auteurs ont soutenu leurs thèses.

En ce qui concerne la géographie professionnelle des auteurs, Paris l'emporte sur la province avec plus de 55 %. Parmi les établissements parisiens,

vient en tête l'École pratique des hautes études (les 4^e et 5^e sections) avec 36 % des effectifs, suivie par l'université de Paris (30 %) majoritairement représentée par la Faculté des lettres, puis les grandes bibliothèques et archives nationales (13 %), les musées (10 %), l'École nationale des langues orientales vivantes (6 %), le Collège de France (3 %), le Muséum d'histoire naturelle (3 %). Enfin 16 % des Parisiens sont issus d'horizons divers (professeurs de lycée, archéologie, revues, Cour des comptes). Le total de 117 % auquel on aboutit provient des cumuls de postes, fréquents à Paris, entre l'EPHE et les musées, l'École nationale des langues orientales ou la Faculté des lettres, qui conduisent à comptabiliser deux fois les bénéficiaires de ces doubles rattachements institutionnels.

Excepté quelque 17 % de jeunes agrégés qui effectuent encore leur parcours initiatique dans les lycées, le recrutement hors de Paris (dont 4 % à l'étranger) couvre essentiellement l'Université — les grands établissements scientifiques étant pour l'essentiel concentrés dans la capitale — selon un rayon géographique très large, où sont représentées les universités de Dijon, Caen, Lille, Nancy, Lyon, Montpellier, Bordeaux, Poitiers, Toulouse et Alger.

Compte tenu de lacunes dans les données biographiques (11 %), la pyramide des âges se caractérise par la faible représentation (4 %) de chacune des deux tranches d'âge extrêmes, la plus âgée proche des soixante-dix ans et, la plus jeune, de vingt-quatre à trente ans. La classe d'âge la plus nombreuse (67 %) a entre trente et quarante-neuf ans. Avec les 16 % environ de ceux qui se situent entre cinquante et cinquante-neuf ans, la majorité des auteurs sur laquelle reposent les deux premières sections de « L'Évolution de l'humanité », soit 83 %, se recrute dans une génération qui est à peu de choses près celle d'Henri Berr, âgé en 1914 de 51 ans et qui est née entre 1861 et 1884. Et génération d'hommes, il va de soi.

Les réseaux de recrutement

Lorsque dès février 1912 Henri Berr commence à faire le tour des collaborateurs possibles, il a tout loisir de puiser dans le réseau savant constitué autour de la *Revue de synthèse historique*, véritable vivier d'auteurs qu'on peut supposer acquis à la Synthèse. Près de 50 % des spécialistes recrutés par Henri Berr pour les deux premières sections de « L'Évolution de l'humanité », sont des collaborateurs plus ou moins assidus de la revue et parmi eux presque 38 % se sont exercés aux « revues générales », *inventaires du travail fait et à faire* ou ont rédigé des monographies pour « Les Régions de la France ».

Henri Berr n'hésite pas non plus à mettre à contribution le réseau nor-

malien et notamment ses anciens camarades de l'École dont Paul Lorquet qui fait partie de sa promotion (1881), ses « conscrits » Gustave Glotz et Gustave Fougères (1882), ce dernier sollicité vainement pour le volume 10, *La Formation du peuple grec* :

« J'ai parfaitement reçu ton premier billet, et je suis très sensible à ton jugement bienveillant sur mon *Athènes* et à ton amicale insistance en ce qui concerne ma collaboration à ton œuvre. Si je ne t'ai pas répondu plus tôt, c'est que je voulais d'abord être sûr de ma propre détermination, et ensuite réfléchir au choix que je pourrais te conseiller [...]. Quant au nom à te suggérer, c'est encore à Jardé que je m'en tiendrais. Il connaît bien l'Antiquité ; il sait écrire, et si tu lui recommandes d'alléger un peu sa manière (il est surtout historien), il te fera, je crois, de la bonne besogne. » (Lettre de Gustave Fougères à Henri Berr, 12 novembre 1912.)

Auguste Jardé est lui aussi passé par la rue d'Ulm (1897) et, en tant qu'ancien membre de l'École française d'Athènes, comme Gustave Fougères, il bénéficie des solidarités étroites du réseau athénien.

De même qu'il profite des facilités de contacts que lui procure le réseau normalien, lequel, on l'a vu, croise les fidélités du réseau athénien, Henri Berr puise aussi largement auprès des amis d'Émile Durkheim et de *L'Année sociologique*. Henri Berr a connu Émile Durkheim à l'École normale où celui-ci l'a précédé de trois ans et il existe même entre eux des liens de parenté, puisque le beau-frère d'Henri Berr, Jacques Halphen, a épousé la fille d'Émile Durkheim. On connaît aussi la volonté affirmée par Henri Berr lors de la fondation de la *Revue de synthèse historique* d'établir une relation privilégiée avec l'école sociologique d'Émile Durkheim³⁵, dont plusieurs membres (Henri Hubert, Edmond Doutté, Georges Bourgin) font partie de son équipe. Dans ses esquisses manuscrites, Henri Berr a aussi prévu un volume intitulé *Les Primitifs*, dont il pense confier le premier tome sur « l'évolution de la technique » à Henri Hubert et le second sur « les institutions » à Émile Durkheim ou Marcel Mauss. C'est finalement vers Paul Huvelin, actif collaborateur de *L'Année sociologique*, qu'il se tourne pour le tome sur les institutions :

« Une première série de cinq volumes est consacrée à la préhistoire et à la protohistoire. Le second doit traiter des institutions primitives entre la période paléolithique et les empires orientaux ; il s'agit de montrer ce qu'ont dû être ces institutions primitives d'après les renseignements qu'on possède et en

35. H. BERR, brouillon de lettre à Émile Durkheim [v. 1900].

s'aidant des institutions primitives subsistantes. C'est donc un volume de sociologie qui doit montrer la naissance des institutions.» (Lettre d'Henri Berr à Paul Huvelin, 29 février 1912.)

La réponse qu'on peut supposer négative de Paul Huvelin conduit Henri Berr à mettre en mouvement le réseau durkheimien où, après Maxime David, Alexandre Moret, Émile Durkheim lui-même intervient et inspire peut-être une nouvelle conception de l'ouvrage : celui-ci devient dans le prospectus de 1914 le volume 6 sous le titre *Des clans aux Empires. Les formes élémentaires et le développement de la vie sociale*. Aux côtés d'Alexandre Moret, épisodique collaborateur de *L'Année sociologique*, Émile Durkheim place deux de ses poulains, dont il s'offre à piloter le travail, Edmond Laskine et Georges Davy, tous deux anciens normaliens et jeunes agrégés de philosophie : « J'en profite, écrit-il à Henri Berr le 21 juillet 1913, pour te faire savoir que Davy s'entendra avec Laskine pour le travail dont tu lui avais parlé. Laskine le fera avec l'aide de Davy et je les assisterai si mon concours leur est utile. »

C'est dans le réseau durkheimien encore qu'Henri Berr recrute l'auteur auquel est destiné le volume sur *La Chine et l'Asie centrale*. On ne sait si Édouard Chavannes, professeur au Collège de France, qui a rédigé dans la *Revue de synthèse historique* la revue générale sur la Chine, a été sollicité par Henri Berr. Toujours est-il qu'après une démarche infructueuse auprès de Paul Pelliot, professeur d'histoire et d'archéologie de l'Asie centrale au Collège de France, Henri Berr jette son dévolu sur un jeune sinologue de vingt-neuf ans, Marcel Granet, de retour de mission en Chine et qui, dans l'attente d'une direction d'étude à l'EPHE, est encore professeur d'histoire au lycée de Marseille. Or Marcel Granet, s'il ne fait pas partie de l'équipe de *L'Année sociologique*, a noué de solides amitiés dans le Groupe d'études socialistes où se retrouvent de nombreux durkheimiens³⁶ et il n'est pas interdit de supposer que ces amitiés ont pu guider le choix d'Henri Berr.

Celui-ci se trouve ainsi placé au centre stratégique de réseaux et d'amitiés qui se croisent non seulement dans le « petit cabinet assez maussade »³⁷ de la rue Sainte-Anne, siège de la *Revue de synthèse historique*, mais aussi dans le salon décoré de dessins de maîtres de la rue Villebois-Mareuil, où se rencontrent des représentants du monde intellectuel et savant, mais aussi des affaires et de la politique, dont Paul Doumer, auquel Henri Berr est lié depuis 1903 et qui sera le protecteur de ses œuvres futures.

36. Christophe PROCHASSON, *Les Intellectuels, le socialisme et la guerre, 1900-1938*, Paris, Seuil, 1993, p. 124.

37. L. FEBVRE, *op. cit. supra* n.12, p. 339.

Le champ couvert par « L'Évolution de l'humanité » et le large éventail de spécialistes auxquels Henri Berr doit faire appel, exigent qu'il se tienne activement informé du mouvement scientifique. En homme d'écoute et de contacts, bibliographe consommé — l'organisation du travail scientifique est l'une des vocations de la *Revue de synthèse historique* —, il entretient une volumineuse correspondance, consulte abondamment ses visiteurs et charge différents spécialistes de débroussailler pour lui le terrain de leurs compétences. Directeur de l'École des langues orientales, Paul Boyer lui apporte la connaissance des milieux slaves. Avec Sylvain Lévi, Alfred Foucher, Jules Bloch, c'est l'École indianiste de Paris qui occupe, en cette époque pionnière de « L'Évolution de l'humanité », la maîtrise du domaine indien. Abel Rey intervient en ce qui concerne l'histoire de la pensée scientifique. Paul Masson-Oursel, bien introduit à la Société asiatique et à la *Revue du monde musulman*, sillonne le quartier des islamologues et arabisants.

Quant à Lucien Febvre, premier des collaborateurs de la *Revue de synthèse historique* par le nombre des contributions, interlocuteur privilégié d'Henri Berr qui le considérera comme son « disciple », c'est lui qui suggère pour le volume sur *L'Apparition du livre* le nom d'Augustin Renaudet, son camarade de khâgne à Louis-le-Grand en 1897. Le jeune titulaire du cours d'histoire de la Bourgogne et de l'art bourguignon à la faculté des lettres de Dijon sera, après la Première Guerre mondiale, l'une des chevilles ouvrières de « L'Évolution de l'humanité » et se verra même désigné par Henri Berr comme son successeur auprès de l'éditeur³⁸.

La négociation avec les auteurs

Dans l'ensemble, les réponses que reçoit Henri Berr de ses correspondants montrent que tous sont sensibles à l'importance de l'œuvre et à la marque de confiance qui leur est accordée, ce qui se traduit parfois par le sentiment d'une miraculeuse élection. Pierre Jouguet, à qui est proposé le volume 15 sur *L'Impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, se dit pénétré d'une « joie quelque peu intimidée » :

« Pour me rassurer, je voudrais que pendant quelques jours mon acceptation ne liât que moi. Je veux dire que je vous demande d'examiner encore les raisons qui vous ont poussé à me choisir comme collaborateur, de passer en revue tous ceux que vous eussiez été en droit de me préférer, et je vous laisse libre de revenir sur votre décision et d'offrir ce travail à un autre [...]. Cette

38. H. BERR, lettre à Lucien Febvre, 17 oct. 1936 (correspondance à paraître).

attitude vous paraîtra étrange : ne pensez pas, je vous prie, que je croie un instant que vous n'avez pas déjà longuement réfléchi à l'élection de vos collaborateurs. Tout ce que vous m'avez dit de votre projet révèle au contraire qu'il a été mûri, étudié — et c'est bien pourquoi il est si séduisant pour moi d'être compté parmi les ouvriers de cette grande œuvre. Mais je crains d'une part de céder à un entraînement trop naturel, tandis que ce qu'on a pu vous dire, par amitié de ma personne, vous cacherait le caractère un peu étroit de mes travaux. » (Lettre de Pierre Jouguet à Henri Berr, 21 janvier 1913.)

Les raisons mises en avant pour justifier un refus sont en général le manque de temps lié à des engagements antérieurs. Paul Huvelin, deux fois sollicité, écrit le 2 septembre 1912 : « Malheureusement je ne m'appartiens plus. C'est pour cinq ans au moins, — six ou sept ans peut-être que je suis indisponible. » Certains, en avançant que le sujet tel que le formule Henri Berr ne leur convient pas entièrement, semblent laisser entendre que la question pourrait être mal posée : Alfred Loisy, à qui est proposé le volume 28 qu'Henri Berr intitule alors *Jésus et la vie morale*, conteste dans une lettre du 1^{er} juin 1913 de traiter de l'élaboration primitive de la foi chrétienne par la seule étude de la personnalité de Jésus.

Henri Berr doit aussi convaincre les hésitants. Sollicité pour le volume 30 dont le libellé est alors *La Christianisation du monde romain*, Ernest Babut se trouve plongé dans une « perplexité extrême » : non seulement il ne dispose pas des ressources en livres et « surtout en revues » qu'offrent les bibliothèques parisiennes, puisqu'il est professeur à la faculté des lettres de Montpellier, mais il se demande comment son livre sera « encadré » et il n'est pas sûr de savoir bien limiter son sujet : « Où devrais-je m'arrêter ? » S'il accepte néanmoins l'offre d'Henri Berr parce que, écrit-il le 30 juin 1913, « avant de quitter l'époque romaine, je ferais bien de résumer ce que je puis avoir à en dire », c'est pour le lendemain revenir sur sa décision. Et jusqu'à ce qu'il accepte le 10 décembre 1913 — « votre lettre est irrésistible » — de rédiger avec René Massigli deux volumes sur *La Formation de l'Église et Le Développement du christianisme et l'Empire*, il ne cesse de donner son accord, puis de le reprendre, en mettant en avant qu'il aurait préféré se charger d'autres volumes ou bien qu'il lui faudrait plus d'espace et que le christianisme lui paraît sacrifié.

D'autres s'irritent d'être mis devant le fait accompli. Charles Guignebert, dont Alfred Loisy a suggéré le nom à Henri Berr en même temps que celui de Maurice Goguel, accepte dans une lettre du 21 juillet 1913 de partager le volume sur *Jésus*, mais écrit : « Je regrette que vous ne m'avez pas parlé de votre projet, avant de choisir vos collaborateurs. » S'il finit par prendre la responsabilité unique du volume, c'est pour réclamer dans une lettre du 26 juillet de choisir l'intitulé du volume afin de ne pas gêner ses

éditeurs Flammarion et Picard où il a publié sous des titres voisins. À propos du volume sur *L'Inde*, Alfred Foucher estime impossible de dissocier le problème du choix et de l'engagement des collaborateurs de celui du contenu et se dit partisan, le 23 novembre 1913, d'une réunion générale préalable où serait discuté le projet de table des matières une fois élaboré. Manifestant sans doute une certaine hâte à voir close sa liste de collaborateurs, Henri Berr se voit répliquer le 22 juin 1913 par le même Alfred Foucher : « Serait-il excessif de vous demander, en matière d'indianisme, un peu de patience orientale ? »

Jugée favorable par Abel Rey, la rémunération joue-t-elle un rôle dans la décision ? Il est en effet rarement question d'argent pour ces savants désintéressés dont la Science est l'unique préoccupation. Seul Jérôme Carcopino, jeune professeur à Alger et auquel Henri Berr voudrait confier le volume 18 sur *Les Institutions politiques romaines*, se déclare dans une lettre du 20 novembre 1912 « séduit » aussi bien par « le caractère et l'ampleur de l'œuvre collective à entreprendre » que « par les avantages matériels ». Henri Berr s'étonnera d'ailleurs, vers la fin de sa vie, de se voir poser des questions d'ordre financier : « Aucun des intellectuels — écrira-t-il à l'un de ses correspondants — qui depuis l'origine ont collaboré à « L'Évolution de l'humanité », ne m'ont posé de conditions, la plupart même n'ont pas demandé de contrat, — et tous ont eu satisfaction. Pour une juste part d'honneur et de rémunération, je crois que vous pouvez vous en remettre à moi, à mon éditeur [...] » (2 juillet 1953.)

L'ŒUVRE EN CRISE

Interrompue en 1914, alors que le premier volume était déjà sous presse, la publication commence dans les conditions difficiles de l'après-guerre. Les combats ne sont pas encore terminés que déjà Henri Berr tente de renouer les contacts et que certains auteurs commencent à s'inquiéter de la survie de l'œuvre. Léon Robin écrit le 28 novembre 1916 :

« Quelles sont à l'heure actuelle les perspectives d'avenir pour la Bibliothèque de synthèse historique ? En dépit des lourdes pertes qu'a subies la collaboration, la réalisation de votre plan se poursuivra-t-elle après la fin de la guerre ? Ou bien y a-t-il doute à ce sujet [...] ? J'aimerais bien à être renseigné car dans la dernière hypothèse je consacrerai à d'autres travaux le temps que je réservais à la *Pensée grecque*. »

« L'Évolution » sort meurtrie des quatre années de guerre : Adolphe Reinach qui devait écrire le volume 9, *La Méditerranée et la civilisation égéenne*, a été tué au front en 1914 de même qu'Ernest Babut en 1916. Ceux qui ont échappé au massacre, comme Lucien Febvre, doivent remettre sur l'établi un ouvrage qui était quasiment terminé en 1914. Auguste Jardé, dont les « notes dorment depuis cinq ans », avoue en 1919 avoir « quelque peu perdu de vue [son] travail » et Edmond Perrier s'irrite dès le 27 octobre 1917 de voir La Renaissance du livre inonder Paris de publications « peu scientifiques » alors que ses propres pages, imprimées avant guerre, vieillissent chez l'imprimeur.

Henri Berr et le temps

Outre les remous que connaît à l'époque le secteur de l'imprimerie et dont Henri Berr subit les inconvénients, reprochant à Créte de le mettre par ses retards en position difficile vis-à-vis de ses auteurs — « je perds toute autorité pour obtenir à la date fixée les manuscrits » (3 décembre 1921) —, le principal ennemi de « L'Évolution » sera le temps. Henri Berr a dû remplacer les combattants morts au combat : c'est Gustave Glotz qui succède à Adolphe Reinach, et la disparition d'Ernest Babut, à laquelle s'ajoute la défection de René Massigli qui abandonne ses études d'histoire religieuse, conduisent Henri Berr à tenter une nouvelle fois sa chance auprès d'Alfred Loisy. En vain, de sorte que Charles Guignebert se voit chargé des trois volumes sur le christianisme.

Henri Berr va en effet assister jusqu'en 1940 à la disparition de nombre de ses auteurs partis sans voir achevé ni même commencé leur ouvrage : après Joseph Deniker, décédé en 1918 et qui est remplacé par le Suisse Eugène Pittard, c'est Pierre Boutroux qui meurt en 1922, laissant la responsabilité de *La Science au Moyen Âge* à Abel Rey, qui lui-même meurt en 1940. L'indianiste lyonnais Félix Lacôte, venu s'agréger au volume sur l'Inde, meurt en 1925, suivi en 1927 par Henri Hubert dont le manuscrit sur *Les Celtes*, inachevé, devra à l'amitié de Marcel Mauss et Jean Marx de paraître en 1932 ; mais l'avenir des *Germaines* reste compromis. Les volumes sur l'Islam n'ont guère plus de chance avec Edmond Doutté qui disparaît en 1926 et Louis Barrau-Dihigo en 1931, la même année que Robert Genestal qui devait rédiger *La Théocratie et l'organisation de l'Église*. La mort de Paul Lorquet en 1937 laisse sans titulaire *L'Art du Moyen Âge* et Paul Boyer perd l'un de ses russisants, Pierre Chasles, en 1929. En 1932, c'est au tour de Paul Alphandéry, auquel était attribuée *La Chrétienté et l'idée de croisade* et dont son élève Alphonse Dupront accepte en 1936 de reprendre les notes de cours aux Hautes Études. Le premier tome de l'ouvrage paraîtra en 1954.

La réalisation du programme ne progresse pas non plus comme le souhaiterait Henri Berr qui ne cesse de rappeler à l'ordre ses collaborateurs, surtout lorsqu'il s'agit des volumes d'ouverture comme *L'Humanité pré-historique* confié à Émile Cartailhac. Celui-ci, qui avait vainement proposé à Henri Berr la candidature de son jeune collaborateur l'abbé Breuil et s'était engagé à contrecœur, se montre, dès l'avant-guerre, dans l'incapacité de mener à bien son travail. L'abondante correspondance échangée laisse voir le désarroi du vieux préhistorien toulousain, auprès duquel Henri Berr dépêche sans résultat Paul Masson-Oursel, Marcellin Boule, Joseph Declareuil, d'anciens camarades de la rue d'Ulm alors professeurs à l'université de Toulouse, Ernest Zyromski et Félix Dürrbach. L'abandon d'Émile Cartailhac au lendemain du conflit conduit Henri Berr à se tourner vers Jacques de Morgan, qui termine l'ouvrage en 1921, l'année même où meurt Émile Cartailhac.

Inaugurée en 1920 avec *La Terre avant l'histoire* d'Edmond Perrier, la publication de « L'Évolution de l'humanité » a commencé par prendre un rythme satisfaisant puisque de 1920 à 1928 paraissent 22 des 26 volumes prévus pour la première section, soit plus de deux volumes par an, ce qui est cependant loin des prévisions initiales d'un volume par mois. Si la première section « Préhistoire et Antiquité » ne donne, dans l'ensemble, pas trop de mal à Henri Berr, la 5^e sous-section, intitulée « En marge de l'Empire romain », est encore dans les limbes et inquiétante est la situation de la 2^e section « Origines du christianisme et Moyen Âge ».

À la date de 1928, aucun des 25 volumes de cette 2^e section, à l'exception de *La Fin du monde antique et le début du Moyen Âge* (1927) de Ferdinand Lot, n'a encore paru : Henri Berr attend toujours qu'Adolphe Lods lui remette le manuscrit d'*Israël et le judaïsme*, volume promis depuis 1913 qui ouvre la section, et se montre très pessimiste sur le sort du *Jésus* de Charles Guignebert qu'il a discrètement proposé à un collègue de Lucien Febvre à Strasbourg, Prosper Alfarcic, lequel a décliné l'offre le 23 novembre 1923 : « Mes travaux personnels ne sont pas assez avancés pour que je puisse me risquer à faire une synthèse sur un sujet si grave et si vaste. »

Plusieurs des collaborateurs déclarent forfait : après Émile Cartailhac, Camille Sourdilille pour *Le Génie grec dans la religion*, c'est Charles Diehl, presque aveugle, auquel succède en 1937, pour le volume 32 *L'Empire d'Orient et la civilisation byzantine*, Louis Bréhier, lequel n'achèvera l'ouvrage qu'après la Seconde Guerre mondiale. Le poids des obligations professionnelles ou de nouvelles orientations de travail ne sont pas non plus sans perturber le délicat échafaudage construit par Henri Berr. Georges Huisman se dit, vers 1925, dans l'impossibilité d'écrire le volume au titre

prometteur *L'Instruction au Moyen Âge et la mentalité populaire*. Gaston Cahen, dévoré par son Institut français de Sofia, demande le 20 janvier 1926 à Henri Berr à être relevé de sa promesse, laissant le soin à Paul Boyer de trouver un nouveau titulaire au volume sur *L'Europe orientale*. Augustin Renaudet, qui doit clore la 2^e section avec *L'Apparition du livre*, lui aussi revient sur une parole donnée voilà plus de seize ans : « Je ne sais pas pourquoi, il s'en était dégoûté, et paraissait médiocrement soucieux de l'écrire », annonce le 7 janvier 1930 à Henri Pirenne Lucien Febvre qui ajoute : « Comme ce magnifique sujet m'a toujours attiré, je lui ai demandé de me le céder³⁹. » Seule sa rencontre en 1953 avec un jeune bibliothécaire de la Nationale, Henri-Jean Martin, permettra à Lucien Febvre de sortir l'ouvrage de ses cartons ; cependant ni lui ni Henri Berr n'en verront la publication en 1958.

Le plan contesté

Outre sa liste d'auteurs à réviser en permanence, Henri Berr doit négocier parfois longuement avec ceux qui critiquent le découpage du plan, les contraintes d'espace et la matière même de l'ouvrage, alors qu'à l'inverse, lui-même semble se satisfaire, sauf rares exceptions et une fois le schéma du livre accepté, des manuscrits qu'on lui remet. Ce travail d'ajustement du plan et d'arbitrage entre les auteurs, s'il est nécessaire parce qu'il s'inscrit dans la mobilité vivante de l'œuvre telle que la conçoit Henri Berr, en ralentit d'autant la production. Marcel Granet, chargé de *La Chine et l'Asie centrale* refuse d'inclure cette partie du continent dans le volume, estimant avoir déjà assez à faire avec la Chine. L'idée d'introduire l'Indochine dans le volume sur l'Inde et de confier ce chapitre à Jean Przyluski est vivement contestée par celui-ci : il estime dans une lettre du 10 février 1924 adressée à Paul Masson-Oursel — le relais d'Henri Berr pour l'Orient — que s'il faut lier ces deux pays, lesquels ont certes « réagi l'un sur l'autre », il n'y a pas de raison de séparer l'Asie centrale du monde chinois. Jules Bloch, lui, s'étonne le 6 février 1924 auprès du même Masson-Oursel que, dans un livre destiné à montrer la part prise par l'Inde dans l'histoire de l'humanité, il faille introduire un chapitre de linguistique.

Déjà avant la guerre, Charles Petit-Dutaillis qui s'est vu proposer dans la section Moyen Âge, le volume 41, *La Lutte du principe monarchique et du principe féodal en Europe*, pose ses conditions avant tout engagement et Henri Berr doit s'incliner. Dans une lettre du 7 mars 1914, il critique le

39. Bryce et Mary LYON, *op. cit. supra* n. 24, p. 120-121.

partage des domaines tel qu'il est établi entre les volumes et qui risque de provoquer des heurts entre les auteurs, amenés à traiter des mêmes problèmes. Il considère ensuite que la formulation du titre, très réductrice, ne répond à « aucune réalité objective, ni même aux idées de la fin du Moyen Âge » et qu'elle est franchement « inadmissible » en ce qui concerne l'Angleterre, laquelle n'a pas connu d'organisation féodale.

Il ne s'en tient pas là et — « au risque de me mêler de ce qui ne me regarde pas » — regrette que rien ne soit prévu en ce qui concerne les paysans et la vie rurale, grosse lacune qu'il avait déjà reprochée à Ernest Lavisse pour son *Histoire de France* : « Je vous assure que vous devriez remédier à cela. Vous annoncez une œuvre d'avant-garde, destinée à donner des directions, à frayer des routes. Il ne faut pas commettre une pareille faute. »

Henri Berr est-il sensible à la remarque de Charles Petit-Dutaillis ? On constate que le volume 44 primitivement intitulé : *Les Communes et le développement économique* devient, dans le prospectus de 1914, *Le Développement économique : vie rurale et vie urbaine*. Or voici qu'en 1924, Georges Bourgin, auquel est attribué le volume, demande à Henri Berr d'être délié de son contrat. C'est ainsi qu'entre en scène un acteur qui ne fait pas partie de l'équipe pionnière, bon collaborateur de la *Revue de synthèse historique* et qui va rapidement bousculer le déroulement du programme. À la demande d'Henri Berr, Marc Bloch, qui vient de publier *Les Rois thaumaturges*, envisage favorablement l'idée de remplacer Georges Bourgin mais conteste le libellé du volume⁴⁰ : le Moyen Âge est une coupure « déplorable » pour l'histoire rurale, l'effort doit porter sur l'histoire européenne comparée et il convient de ne pas s'enfermer dans les limites étroites de l'économie ; de plus, le clivage avec l'ouvrage suivant attribué à Prosper Boissonnade, *Le Commerce maritime. Les Sociétés marchandes* manque de pertinence. Une discussion épistolaire assez cruelle s'engage par personne interposée, Henri Berr étant l'interlocuteur, entre Prosper Boissonnade et Marc Bloch, qui met en réalité face à face l'école traditionnelle et la « jeune école des médiévistes », selon la formule même qu'emploie Prosper Boissonnade dans sa lettre du 29 juillet 1924 à Henri Berr. Ce dernier qui avoue se trouver « dans une situation embarrassante » et ne pouvoir rompre de « vieux engagements » avec le doyen de Poitiers, choisit de « laisser les choses en l'état⁴¹ », sans bouleverser le plan et, en

40. Cf. Marc BLOCH, *Écrire La Société féodale. Lettres à Henri Berr, 1924-1943*. Correspondance établie et présentée par Jacqueline Pluet-Despatin. Préface de Bronislaw Gernemk. Paris, IMEC, 1992.

41. H. BERR, lettre à Marc Bloch, 25 août 1924 (don Étienne Bloch au fonds Henri Berr).

même temps qu'il engage Marc Bloch à se mettre au travail, il lui accorde les deux volumes qu'il réclame et dont les intitulés *Les Origines de l'économie européenne (v^e-xii^e s.)* et *De l'économie urbaine et seigneuriale au capitalisme financier (xiii^e-xv^e s.)* annoncent une tout autre visée historique. Sachant sa collaboration peu désirée, Prosper Boissonnade va, sans rupture bruyante, désertier « L'Évolution de l'humanité » jusqu'à ce que sa mort en 1935 mette fin au débat.

À cette date, il ne manque à la première section pour être terminée qu'un seul volume, *La Germanie*. Mais faute de l'ouvrage de synthèse que n'a pu écrire Henri Hubert, ce sont ses leçons sur les *Germaines* professées à l'École du Louvre de 1923 à 1925 qu'essaie de mettre en forme Marcel Mauss avec l'aide de l'insaisissable Olov Jansé, ancien élève d'Henri Hubert. Les pérégrinations à travers le monde du jeune ethnologue suédois pèseront néanmoins sur le destin du volume qui ne paraîtra qu'après la Seconde Guerre mondiale et la mort de Marcel Mauss.

Sous la pression des auteurs et comme l'écrira Henri Berr, de « la vie, qui continue⁴² », les entorses au plan initial vont se multiplier. À commencer par le doublement ou le triplement des volumes : ainsi des *Celtes* (1932), puis *La Pensée chinoise* venant en 1934 compléter *La Civilisation chinoise* (1929), le monde juif passant de un à trois volumes, selon un nouveau partage des tâches entre Adolphe Lods et Charles Guignebert ; Louis Delaporte ajoutant *Les Hittites* (1936) à sa *Mésopotamie* (1923), la création d'une « série complémentaire » pour accueillir *La Science dans l'Antiquité* d'Abel Rey et bientôt « l'ampleur inattendue » de *La Société féodale*⁴³, qui précédera la somme en trois volumes de Louis Bréhier sur *Le Monde byzantin*, publiée après guerre.

Bien qu'elle ait comblé quelques-uns de ses trous, la section Moyen Âge accuse encore un gros retard. Très critique à l'égard des lacunes et de l'insuffisante cohésion des volumes, Lucien Febvre ne dissimule pas non plus, dans une lettre à Henri Berr du 15 mars 1934, ses doutes quant à la capacité des collaborateurs à rendre compte en profondeur de la civilisation médiévale. Il propose, mais sans succès, un remaniement d'autant plus nécessaire que le plan se trouve largement bousculé du fait des auteurs eux-mêmes. Charles Petit-Dutaillis, par exemple, a singulièrement infléchi par rapport au dessin original le domaine qui lui était imparti puisque celui-ci ne porte plus que sur *La Monarchie féodale en France et en Angleterre* (1933). De sorte qu'Henri Berr qui tient à son plan, profite de la suppression

42. H. BERR, *En marge de l'histoire universelle*, 2, *op. cit. supra* n. 20, p. ix.

43. M. BLOCH, *op. cit. supra* n. 40, p. 99.

du volume sur *L'Organisation des pouvoirs publics*, auquel a renoncé Edmond Meynial en 1924, pour remettre au programme en 1936 *Le Début des monarchies modernes en Occident* qu'il confie à Gustave Dupont-Ferrier, Joseph Calmette et Édouard Perroy et qui ne paraîtra pas.

Responsable du volume *La Dislocation de l'Empire d'Occident et les Royaumes barbares*, Ferdinand Lot en a nuancé notablement le contenu en intitulant son ouvrage, *La Fin du monde antique et le début du Moyen Âge*. Quant au volume 34 dont il est aussi chargé, *La Dissolution de l'Empire carolingien et le régime féodal*, il en conteste fortement le fondement, voyant un « antagonisme » de principe entre les concepts de féodalité et d'empire et s'il obtient de couper le volume en deux, laissant de côté l'idée d'empire pour ne se consacrer qu'au régime féodal, ce sont les délais qu'exige Henri Berr qui le contraignent à annoncer sa démission le 24 janvier 1933.

Le fait que Marc Bloch, très appuyé par Lucien Febvre, se porte aussitôt candidat à la succession de Ferdinand Lot, est une satisfaction pour Henri Berr, qui s'inquiète cependant de l'avenir de la section Moyen Âge. Celle-ci, en 1934, non seulement est en panne, à commencer par les deux volumes économiques promis depuis dix ans par Marc Bloch, mais sa cohérence même est atteinte, alors que devrait commencer la publication des deux dernières sections.

La difficile mise en place des sections moderne et contemporaine

Or le plan des deux dernières sections, « Le Monde moderne » et « Vers le temps présent », dont l'élaboration est en discussion depuis 1923 entre Henri Berr et Lucien Febvre, est à peine entré dans sa phase de réalisation avec la parution en 1934 du volume 94 *Le Journal*, par Georges Weill. On voit déjà que le projet de publication selon l'ordre du plan a volé en éclats. De plus, la lecture du prospectus publié en 1936, où figure le plan dans son entier, laisse apercevoir un certain flottement dans la direction du programme.

Nombre d'ouvrages ne sont pas attribués ou lorsqu'ils le sont, beaucoup des noms inscrits sur le papier sont davantage des témoignages d'amitié que des promesses fermes. À Édouard Herriot, ancien membre du conseil d'administration du Centre de synthèse et son futur président, Henri Berr ne demande le 28 octobre 1934 qu'une « acceptation de principe » pour *Le Nouvel Univers. La SDN* et l'accord que lui donne Sébastien Charléty, recteur de l'université de Paris, pour deux volumes *La Bourgeoisie et la conquête des libertés* et *Les Progrès de la démocratie* paraît bien fragile : « Votre proposition me séduit. Mais il faut que j'en cause avec vous ; le

premier est beau ; le second, terrible mais si vous me donnez plusieurs années, je peux essayer ». Quant au général Gamelin, grand lecteur de la *Revue de synthèse* et dont Henri Berr a fait la connaissance chez le président Paul Doumer⁴⁴, il aura bientôt d'autres tâches à accomplir que la rédaction d'une synthèse sur *La Guerre et la paix, 1914-1919*. Il y a aussi quelque étonnement à voir Henri Berr s'accorder trois volumes et Lucien Febvre pas moins de six titres pour la période moderne, qu'il doit rédiger seul ou avec des collaborateurs dont les noms varieront au cours du temps. Cette étrange mainmise sur le XVI^e siècle sera une manière pour Lucien Febvre, ainsi qu'il s'en expliquera plus tard auprès d'Henri Berr, de réserver l'avenir en l'absence de « bons seiziémistes⁴⁵ ».

À la déclaration de guerre, sur les 52 titres qui constituent alors les sections moderne et contemporaine, quatre seulement ont déjà paru. Comment expliquer cette progressive paralysie de l'œuvre ? La création du Centre international de synthèse en 1925, si elle a élargi le réseau intellectuel autour de son directeur, a aussi accru le poids de ses activités : à la direction des travaux de la Section de synthèse historique se sont ajoutées les Semaines de synthèse inaugurées en 1929 et surtout, à partir de 1936, la lourde charge rédactionnelle que constitue la publication du journal *Science*. Il est vrai qu'en contrepartie Henri Berr est libéré de ses obligations d'enseignement puisqu'il est à la retraite depuis le 1^{er} janvier 1926. D'autre part, même si la collaboration et le soutien de Lucien Febvre lui restent acquis, les nouvelles tâches de celui-ci, pris par la rédaction des *Annales* et surtout par la direction de l'*Encyclopédie française*, ne sont pas sans influence sur la poursuite d'un travail conduit jusque-là en étroite association.

La conjoncture économique n'est pas non plus très favorable à La Renaissance du livre qui, comme toutes les maisons d'édition dans les années 30, subit de plein fouet les effets de la crise et éprouve les plus grandes difficultés, outre ses insuffisances en matière d'édition scientifique, à assurer la continuité du programme. Au point de pousser Henri Berr à étudier une solution de rechange et à envisager la création d'une société qui prendrait en charge l'édition d'un « Journal scientifique hebdomadaire » et la « collection⁴⁶ ». À la synergie espérée entre les deux publications est cependant préférée une opération qui laisse son autonomie au journal *Science*, sous la forme d'une société *ad hoc*, les Éditions Diderot, créées le 14 septembre 1936. « L'Évolution de l'humanité », quant à elle, est rachetée le 27 juillet

44. *Toute l'édition*, 24 nov. 1934 (archives IMEC, fonds Henri Berr).

45. L. Febvre, lettre à H. Berr, 17 avr. 1953 (correspondance à paraître).

46. Fragment d'un texte dactylographié, 3 ff. (archives IMEC, fonds Henri Berr).

1936 à La Renaissance du livre par l'éditeur Albin Michel qui reprend aussi la *Revue de synthèse* à partir de janvier 1937.

Si la recherche de nouveaux collaborateurs marque le pas, c'est qu'elle est devenue aussi plus difficile. Du fait, d'abord, de l'existence d'entreprises concurrentes, quoique construites dans un tout autre esprit, et grandes dévoreuses de spécialistes, de ceux-là mêmes, souvent, qui travaillent pour Henri Berr. Puis, parce que l'œuvre a subi le décalage de la Première Guerre mondiale. Même si l'établissement des sections moderne et contemporaine est récent, le projet intellectuel dans son ensemble, et bien que sous-tendu par une théorie de l'histoire *ouverte*, semble avoir perdu une part du pouvoir mobilisateur qu'il a eu dans les années 20.

Autre facteur enfin qui joue contre « L'Évolution de l'humanité », le climat politique international des années 30, depuis l'arrivée au pouvoir de Hitler en 1933, qui n'est pas sans perturber le programme de travail d'Henri Berr. Véritablement hanté par l'Allemagne, sur laquelle il accumule des notes depuis 1914, Henri Berr lui consacre en 1939 un essai, *Les Allemandes*, qu'il achève au lendemain de l'entrée des troupes allemandes en Tchécoslovaquie et, à la déclaration de guerre, il lance, avec le soutien de Paul Hazard, alors chef de service au commissariat général à l'Information de la présidence du Conseil, une série de petites brochures antinazies, la collection « Descartes — Pour la vérité », pour lesquelles il obtient la collaboration de plusieurs de ses auteurs de « L'Évolution de l'humanité » et qui, inscrites avec *Les Allemandes* sur la première liste Otto, seront saisies et détruites sur ordre des autorités allemandes.

Pourtant dans Paris occupé, « L'Évolution de l'humanité » continue. Quatre volumes, toujours préfacés par Henri Berr, paraissent de 1941 à 1943. Deux appartiennent aux sections moderne et contemporaine : *L'Évolution de la pensée scientifique* (1941), du Genevois Émile Guyénot et *Le Problème de l'incroyance au xv^e siècle. La religion de Rabelais* (1942). Encore faut-il noter que ce livre n'était pas prévu dans le programme, même si Lucien Febvre en a ouvert le chantier depuis le début des années 20. Ces deux volumes sont suivis en 1943 de deux autres titres inscrits dans les deux premières sections : *Le Christ*, ouvrage posthume de Charles Guignebert et l'édition refondue par Louis Delaporte de *La Perse antique* de Clément Huart, devenu *L'Iran antique*. Mais le livre est publié en l'absence de son auteur, déporté depuis mars 1942 et qui va mourir en février 1944 à la prison de Wohlau en Silésie. Chargé du volume sur l'Angleterre dans la section moderne, Léon Cahen, épuisé par les privations et les menaces de l'Occupation, meurt en 1944 sans avoir terminé sa tâche, qui sera reprise par Maurice Braure. Marc Bloch laisse les deux volumes qu'il

se promettait d'écrire sur l'économie médiévale⁴⁷ — il sera remplacé par Robert Latouche — ainsi que celui sur *La Révolution agricole*, dans la section contemporaine, qu'il avait lui-même suggéré à Henri Berr et dont celui-ci confiera la réalisation à Michel Augé-Laribé. De 1947 à 1954 paraîtront 7 titres, mais près de la moitié, soit 48 des 100 titres prévus n'auront pas vu le jour à la mort d'Henri Berr, et en dépit des 7 nouveaux volumes, programmés par lui mais publiés après 1954, l'œuvre restera largement inachevée.

Malgré les deux guerres mondiales qui l'auront traversée et une publication très espacée dans le temps qui se sera accompagnée d'un large renouvellement des titulaires, « L'Évolution de l'humanité » aura été l'un des événements scientifiques les plus stimulants de l'édition durant cette première moitié du siècle. Sa transformation aujourd'hui en *collection* qui ne fait plus référence à l'*Histoire universelle* qu'avait conçue Henri Berr garde néanmoins vivante la mémoire d'un projet, qui se voulut non pas « humaniste » — terme « équivoque » et « aristocratique » dont se méfiait Henri Berr⁴⁸ — mais *au service de l'humanité*. C'est cette philosophie de l'histoire qui donne à l'œuvre d'Henri Berr, ce « monument de bon travail », comme disait André Lalande⁴⁹, sa place singulière dans la production éditoriale française : « Il y a bien des collections de livres chez les éditeurs de Paris, rappelait Lucien Febvre, le 2 février 1943, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire d'Henri Berr. Il n'y a qu'une *Évolution de l'humanité*. La glorieuse *Évolution*, qui a fait naître déjà, au milieu de cinquante volumes tous honorables et bienfaisants, une dizaine de livres hors pair ; la glorieuse *Évolution* qui, à elle seule, a compensé tant de faiblesses, d'abandons, de dénigrements, de sottises d'un pays acharné à se démolir lui-même ; la glorieuse *Évolution* qu'on rencontre partout dans les bibliothèques du monde, et qui y porte fièrement les couleurs de la France⁵⁰. »

47. Un texte dactylographié en deux exemplaires intitulé « Les Origines de l'économie européenne » figure dans les papiers de Marc Bloch retrouvés à Moscou. Cf. la note d'Étienne Bloch, dans les *Cahiers Marc Bloch. Bulletin de l'association Marc Bloch*, 1, 1994, p. 56.

48. H. BERR, « Y-a-t-il une crise de l'humanisme ? », *Science*, 20, févr. 1938, p. 6.

49. André Lalande, lettre à H. Berr, 21 déc. [1953].

50. « Hommage à Henri Berr (1863-1954) », *Revue de synthèse*, LXXXV, 35, juillet-septembre 1964, p. 9-10.